Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 7 (1874)

Artikel: Agar-Sina

Autor: Berthoud, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379176

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AGAR-SINA

Monsieur le rédacteur,

Comme je lisais dernièrement, avant de le donner, un traité religieux, intitulé *le Mineur de Conradsthal*, qui est le N° 314 de la Société de Lausanne, je suis arrivé à ce passage de la page 8 : « D'après les conseils de sa femme, qui, pendant ce temps s'occupait activement de sa cuisine, il me posa une question biblique assez difficile, me croyant suffisamment instruit pour la résoudre. Dans son culte du matin, il avait lu avec sa famille le IVe chapitre des Galates. A la suite de bien des pasteurs et de savants professeurs, il avait trouvé trop haut et trop escarpé pour son intelligence ce mont de Sina qui est Agar et qui a du rapport avec la Jérusalem d'à présent. Moi non plus je ne fus pas en état de lui expliquer ce passage d'une manière complète; cependant nous en vînmes au point principal traité ici par saint Paul, à la liberté du chrétien, » etc.

Ce passage m'a rappelé tout à coup qu'en feuilletant autrefois mon dictionnaire arabe (*Golius*) pour y chercher je ne sais plus quoi, j'avais trouvé que le mot *agar* signifie *pierre ;* d'où j'avais conclu que le verset de Gal. IV, 25, doit se traduire d'une façon tout autre qu'on ne le fait d'ordinaire, et qu'il est moins difficile qu'on ne l'a cru.

En l'étudiant de nouveau, je vois, par un commentaire sur les Galates, que d'autres avaient aussi remarqué dès longtemps la signification du mot arabe. Mais il paraît que les exégètes n'ont pas su tirer parti de cette remarque. Autrement, pourquoi ne serait-on pas encore parvenu à donner une explication satisfaisante et définitive du texte en question?

Je soupçonne fort que la cause de cet insuccès réside bien plus dans un vice de méthode des travailleurs que dans l'objet du travail. Au lieu de chercher l'explication dans le texte lui-même, on s'obstine à la chercher en dehors, dans des idées

préconçues, dans des considérations dogmatiques, c'est-à-dire dans des préjugés. Je sais bien que tout préjugé n'est pas mauvais en soi, à prendre ce mot dans son sens naturel et primitif. Mais lorsqu'un préjugé vous égare évidemment, le bon sens dit qu'il y faut renoncer, et procéder par une autre voie.

Ici le préjugé vrai est que Paul argumente allégoriquement des femmes d'Abraham, pour marquer la différence radicale qui existe entre l'alliance de la loi, donnée en Sinaï, et l'alliance de la grâce, qui a créé l'église, ou la Jérusalem céleste. Mais le préjugé faux est de penser que Paul entend faire un raisonnement régulier et complet, à la façon des logiciens modernes, et qu'il assimile Agar à Sina jusqu'à les identifier. De là les versions unanimes à lui faire dire *Agar qui est Sina*, ou *Agar qui signifie Sina*. Elles ne s'expriment pas toutes de la même façon ; mais il n'y en a pas une qui dise au fond autre chose. J'ai là plusieurs versions françaises, l'anglaise, deux allemandes ; c'est partout la même erreur. La version italienne élude la difficulté, en suivant la vulgate latine, qui supprime le mot *Agar* au verset 25. Il manque aussi dans quelques manuscrits grecs; mais c'est probablement parce que le copiste n'a pas compris mieux que nos exégètes. Si ces derniers s'étaient avisés de traduire naïvement le texte de saint Paul, en se préoccupant de la grammaire avant tout, ils n'auraient sans doute pas vu se dissiper toute l'obscurité de ce passage; mais ils ne l'auraient du moins pas rendue plus ténébreuse que la nuit même.

Le premier devoir d'un traducteur n'est-il pas de reproduire le sens des mots, des locutions et des phrases, tel qu'il ressort naturellement du texte, en supposant celui-ci conforme aux habitudes grammaticales de la langue dans laquelle il est écrit? Si la pensée n'en ressort pas suffisamment claire, si même elle paraît incompréhensible, on peut bien revoir sa traduction, étudier à nouveau le texte, s'assurer qu'il est authentique dans toutes ses parties, creuser le sens des mots, traduire la phrase de toutes les manières possibles. Mais là est la limite d'une investigation légitime. La pensée demeurât-elle d'une obscurité impénétrable, on doit bien se garder d'altérer le texte original par des transpositions arbitraires de mots, ou en changeant le

sens de ceux-ci, de manière à donner une traduction claire, mais impossible. Il ne faut pas que le traducteur trahisse son auteur et justifie le proverbe italien *traduttore, traditore.* La fidélité est le devoir élémentaire d'un traducteur ; c'en est, dirai-je, la vertu préalable.

Au lieu d'obéir à ces simples maximes, les savants qui ont traduit ou expliqué l'épître aux Galates, semblent s'être donné le mot pour torturer le texte qui nous occupe et le rendre méconnaissable. Les versions fautives ont été déjà signalées plus haut. Quant aux commentateurs, tous ceux que j'ai sous les yeux adoptent l'erreur des versions ; en sorte qu'ils se voient obligés de faire des efforts surhumains pour expliquer le texte d'une façon quelque peu raisonnable. Mais aucun n'y parvient. Ce ne sont que tours de force et jeux d'imagination. On ne saurait concevoir rien de plus fantastique à la fois et de plus vain que ces élucubrations désespérées. Il faut les voir pour s'en faire une idée.

Eh bien, que dit-il donc, ce texte épineux, qu'on a rendu vraiment inabordable en le hérissant d'une multitude de piquants qu'il n'avait pas en lui-même ?

Traduisons littéralement, quoi qu'il advienne, le texte reçu étant présumé authentique, les versets 22 à 25.

(22) *Car il est écrit que Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la* [femme] *libre.* (23) *Mais celui de la servante a été engendré selon la chair, et celui de la* [femme] *libre, par le moyen de la promesse.* (24) *Lesquelles choses* (ἅτινα) *sont dites allégoriquement. Elles-mêmes en effet,* (αὗται γάρ, la servante et la femme libre) *sont deux alliances, l'une du mont Sina, engendrant pour la servitude ; et c'est Agar.* (25) *Car le Agar-Sina est une montagne en Arabie. Or elle est au même rang que la Jérusalem d'à présent ; car elle sert avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est libre ; et c'est notre mère à tous.*

On voit que dans ce dernier verset les mots Agar et Sina forment le nom propre d'une montagne, et qu'il ne faut pas les séparer.

Ne pas les séparer? Mais, dira-t-on, c'est justement là que

gît la difficulté du texte. Sans doute il ne faut pas les séparer tout à fait, puisque saint Paul les met en rapport; mais si on les unit étroitement, jusqu'à en faire un seul mot, on rend le texte inintelligible; car le fil des idées en est entièrement rompu, et il est impossible de comprendre ce que vient faire là ce nom composé. Voilà pourquoi, sans mettre une séparation absolue entre les deux mots, on les disjoint cependant; mais en les réunissant aussitôt par un verbe qui forme avec eux une phrase et donne au moins quelque sens à leur rapprochement.

Le procédé est ingénieux assurément; reste à savoir s'il est autorisé par la construction grammaticale. Or c'est ce que n'avouera jamais un helléniste quelque peu compétent. La phrase grecque τὸ γὰρ Ἄγαρ Σινᾶ ὄρος ἐστὶν ἐν τῇ Ἀραβίᾳ, peut bien se traduire de deux façons, savoir : 1° *car la montagne Agar-Sina est en Arabie*, ou mieux 2° *car le Agar-Sina est une montagne en Arabie*. Encore faudrait-il, pour autoriser sûrement la première manière, que le verbe fût à la fin de la phrase. La seconde manière est, après tout, la seule parfaitement légitime. Surtout il est impossible de rendre la phrase comme nos versions, sans faire violence au texte; à moins de supposer celui-ci fautif, et d'attribuer à saint Paul un barbarisme que le moindre écolier de Tarse lui aurait signalé au premier coup d'œil.

Les expédients auxquels on a eu recours, pour éclaircir la pensée en corrigeant la phrase, sont donc illégitimes, disons-le sans détour; et laissons au texte sa physionomie nébuleuse, telle qu'il a plu au Saint-Esprit de la laisser tracer par l'apôtre. Ce qui est et demeure inattaquable, c'est l'association des noms *Agar* et *Sina* en un seul nom propre; et la traduction naturelle du passage est inévitablement celle-ci : *Car le Agar-Sina est une montagne en Arabie.*

Pour expliquer la place de cette phrase dans un raisonnement qu'elle interrompt, qu'elle laisse inachevé, du moins en apparence, et où elle introduit même un élément d'obscurité incontestablement fort étrange, on a eu l'idée de chercher dans la signification des mots *Agar* et *Sina* quelque rapport intime avec la pensée de l'apôtre; et c'est là ce qui a donné lieu à la

version : *Agar signifie Sina*. Mais pour traduire ainsi, il a fallu laisser entièrement de côté le sens réel des mots en question. En effet, le premier signifiant *pierre*, il aurait fallu, pour être dans le vrai, traduire : *Car la Pierre-de-Sina*, etc. C'est au moins là une sorte de dénomination assez commune quand il s'agit de montagne. Sans sortir de la Suisse romande, nous avons la *Pierre-du-Mouellé*, la *Pierre-Mia*, la *Roche-d'Enfer*, etc., qui sont toutes des montagnes bien connues des touristes indigènes. Veut-on traduire également le mot *Sina* et reproduire ainsi en français le sens total du nom *Agar-Sina?* Dans ce cas, il faut se rappeler que l'hébreu fournit un seul mot qui puisse servir à trouver le sens qu'on cherche; c'est le mot *senèh*, qui signifie *buisson*. La seule traduction approximative, pour *Agar-Sina*, serait donc *Pierre-du-Buisson*.

Remarquons, pour ne rien omettre, qu'il serait inutile de chercher l'étymologie du mot *sina* dans la langue des Arabes ; car ils ne désignent pas la montagne sur laquelle Moïse reçut la Loi, par le nom de *Sina* ou *Sinaï*, mais par celui de *Djebel-Mousa*, c'est-à-dire *Montagne de Moïse*.

Or qui aurait jamais pensé à dire que *agar signifie sina*, si l'on s'était sérieusement enquis du sens de ces deux mots? Car il est évident que si *agar* signifie *sina*, on doit dire sans hésiter que *pierre* signifie *buisson*.

Quant au nom de la servante de Sara, qu'on écrit en hébreu *Hagar* et en grec *Agar*, il n'a point non plus une signification propre à jeter du jour sur le sujet controversé. Ce mot n'a pas d'étymologie hébraïque connue. En le rapprochant du radical qui le représente en arabe, et qui signifie *déserter*, et en ne tenant d'ailleurs aucun compte de sa forme plus masculine que féminine, on pourrait le traduire à toute rigueur par *fugitive* ou *déserteuse*. Cela donnerait à penser que la servante de Sara, égyptienne d'origine, s'était enfuie de son pays ; ou, plus simplement, qu'elle s'était attachée à Sara pendant que celle-ci séjournait en Egypte, et qu'elle l'avait suivie en Canaan, désertant sa patrie.

Mais quelle lumière nous donne le rapprochement des idées de *pierre*, de *buisson* et de *déserteuse*? Evidemment aucune.

La difficulté augmente si l'on considère la transformation que les noms dont il s'agit ont subie, en passant d'une langue dans l'autre, et que l'on remonte à leur caractère originel. Nous venons de le faire incidemment pour le nom de la servante, et il n'est pas besoin d'y revenir. *Hagar* en effet a perdu sa lettre initiale et aspirée, pour devenir simplement *Agar*. Mais cette moitié du nom de la montagne, que l'apôtre écrit en grec de la même manière, commence dans sa langue naturelle par une lettre d'un tout autre caractère. Elle est aspirée aussi, mais d'une aspiration spéciale, excessive, impossible à figurer par l'alphabet européen. On la représente quelquefois, mais bien imparfaitement, par un *g* précédé d'un apostrophe ; ce qui ferait écrire le mot en question *'Gagar*. Or le texte des Galates fait voir que l'apôtre a eu garde d'écrire ces noms dans une forme barbare, et qu'il ne songeait point à leur donner une valeur qui dût rappeler leur origine, quoiqu'il connût sans doute fort bien l'arabe, de même que l'hébreu. Ecrivant en grec, il a sagement obéi au génie sympathique de cette langue qui, comme le français, s'assimile les mots étrangers et les transforme sans façon, pour leur donner droit de cité.

Quant au mot hébreu *Sinaï*, dont les Septante avaient déjà, par la même raison, retranché la dernière lettre, lorsqu'ils traduisirent en grec l'Ancien Testament, l'apôtre n'a fait que les imiter en écrivant *Sina*.

Il n'y a donc, comme on le voit, aucun rapport de sens ni d'origine entre les noms que saint Paul met en parallèle dans le passage qui nous occupe ; il n'y a rien, sinon leur ressemblance littérale et phonétique ; et cette ressemblance elle-même n'existe que dans l'orthographe et la prononciation que leur donne la langue grecque, dans laquelle l'apôtre a écrit aux Galates.

Resterait la question de savoir si la montagne d'Arabie qu'il appelle *Agar-Sina*, soit *Pierre-du-Buisson*, est la même que le Sinaï de Moïse. Nous n'avons aucune donnée positive qui nous permette de répondre ; l'affirmative et la négative sont également possibles. Au surplus cette question est sans importance, une fois qu'on a reconnu que les noms rapprochés

par saint Paul ne l'ont pas été par suite d'une similitude de signification.

D'autre part, leur ressemblance littérale, sous la forme grecque, ne suffirait pas pour expliquer l'usage qu'en fait ici l'apôtre ; d'autant moins qu'au verset 24 il a positivement nommé le Sinaï, origine géographique de l'alliance légale, et qu'il a non moins positivement rapproché ce nom de celui d'Agar, la mère des enfants asservis. Sinaï rappelle la publication de la loi, et Agar rappelle l'état spirituel des hommes sous la loi. Il y a donc un rapport intérieur, un rapport religieux et moral, dans l'allégorie qui rapproche ces deux noms.

Essayons maintenant de suivre la pensée de l'apôtre. Mais, pour la saisir quand elle semble s'évanouir, il ne faut pas oublier que, si la haute culture grecque qu'il avait reçue à Tarse le rendait capable de poursuivre un raisonnement régulier, avec toutes les lenteurs exigées, son esprit asiatique ne s'accommodait pas volontiers de cette marche. C'est par une intuition vive, et souvent très subtile, que procèdent les Orientaux dans leurs recherches, beaucoup plus que par une analyse qui s'attarde et qui s'embrouille facilement, qui même parfois se perd dans l'inextricable réseau des incidents. Un disciple de l'illustre rabbi Gamaliel, écrivant à des Asiatiques comme lui, ne pouvait se priver des avantages d'une exposition rapide, brisée, disant beaucoup de choses en peu de mots, même quand il était appelé à discuter un point de doctrine. Le goût des énigmes, si enraciné chez les Orientaux, et l'habitude qu'ils avaient d'en chercher l'explication, donnaient aux lecteurs de Paul une pénétration suffisante pour saisir les rapprochements les plus inattendus et pour comprendre les raisonnements les plus hardis.

En faisant quelques efforts pour acquérir un peu de cette habileté-là, nous parviendrons peut-être à comprendre le texte qu'il s'agit d'élucider. Il suffit de l'étudier pas à pas.

Résumons d'abord ce que dit l'apôtre dans Gal. IV, 22 à 25.

Il y a deux alliances, celle de la grâce (ou de la promesse), qui fait des hommes libres ; et celle de la loi, qui fait des esclaves. La première est allégoriquement Sara, la seconde Agar.

Cette dernière alliance vient du mont Sina, l'autre vient d'en haut. Il y a donc deux Jérusalem ; l'une, celle de la terre, qui est asservie, sous la loi ; l'autre, celle d'en haut, qui est libre, sous la grâce. Nous sommes les enfants de celle-ci. Conclusion (Gal. V, 1) : Tenez-vous fermes à la liberté. Voilà la prosaïque reproduction des idées de l'apôtre.

Mais le texte paraît dire autre chose encore. Reprenons-le dans ses détails.

Les versets 22 à 24 ne laissent rien à désirer sous le rapport de la régularité de l'exposition. Il suffit de les reproduire intégralement de suite pour s'en assurer :

(Vers. 22) *Abraham eut deux fils, l'un de la servante et l'autre de la femme libre.* 23. *Mais celui de la servante a été engendré selon la chair ; et celui de la femme libre, par le moyen de la promesse.* 24. *Ces choses sont dites allégoriquement. Car ces femmes sont deux alliances, l'une du mont Sina, engendrant pour la servitude, et c'est Agar.*

Ici l'apôtre est interrompu par le son de ce mot *agar*, qu'il vient d'écrire comme le nom d'une mère de servitude.

Pour continuer l'exposition logique de son argument, il aurait dû opposer au mont Sina la promesse, et le nom de Sara à celui d'Agar. Ce qui aurait donné, en reprenant les derniers mots du verset 24 : « L'une du mont Sina, engendrant pour la » servitude, et c'est Agar ; l'autre de la promesse, engendrant » pour la liberté, et c'est Sara. La première constitue la Jéru- » salem d'à présent, laquelle sert avec ses enfants ; la seconde » forme la Jérusalem d'en haut, qui est libre, et dont nous « sommes les enfants. »

De cette façon le raisonnement de l'apôtre eût été régulier, et déjà surabondant par l'allégorie qu'il renferme. Les prémisses en étaient convenablement posées, et l'auteur pouvait passer à la conclusion pratique qu'il avait en vue (Gal. V, 1) : *Tenez-vous donc fermes à la liberté par laquelle Christ nous a rendus libres, et ne vous attachez pas de nouveau au joug de l'esclavage.*

Rien n'appelait au verset 25 l'insertion de cette phrase : *Car le Agar-Sina est une montagne en Arabie.* Cette remarque im-

prévue est un véritable hors-d'œuvre. Elle arrête court l'esprit du lecteur, et pour des intelligences lourdes comme celles dont nous sommes doués, nous autres Occidentaux, elle fait l'effet d'un croc en jambes. Cependant le respect que l'on doit à Paul ne permettant pas de la juger avec légèreté, on se met en quête d'une signification qui puisse lui être attribuée raisonnablement, et qui justifie sa place dans cet endroit. Car enfin l'argumentation de l'apôtre, considérée en elle-même, est ici tout à fait arbitraire. Et pour comprendre ce qu'il veut dire, il faut prendre le parti de quitter les voies naturelles, pour courir après sa pensée, à travers les rocailles où elle se dérobe en se jouant. Oui, c'est un jeu que fait l'apôtre, on peut le dire sans se rendre coupable d'irrévérence envers lui, car il ne l'ignore point et il le fait intentionnellement. Il joue avec les mots, pour introduire tout à coup dans son raisonnement une idée qui y paraît étrangère, qui en détourne brusquement le cours, et dont le lecteur ne trouvera l'à propos que par un vigoureux effort d'imagination, un élan soudain comme celui que fait l'apôtre.

Il parlait de liberté et de servitude, au sens moral; et en traitant ce sujet, il vient de prononcer le nom d'Agar, de cette femme qui représente à ses yeux l'origine de la servitude, soit l'alliance de la loi donnée en Sina. Le rapprochement de ces noms, *Agar* et *Sina*, dans une même pensée, qui est celle de la servitude morale, lui rappelle tout à coup le nom d'une montagne qui contient ces deux mêmes noms; c'est le *Agar-Sina*. Cette montagne se trouve dans un pays privé de liberté. Les malheurs de l'asservissement politique, dont souffre un tel pays, apparaissent naturellement à l'esprit de l'apôtre. Saisi par un aussi désolant spectacle, il y voit aussitôt une image propre à faire toucher du doigt les malheurs de la servitude morale, et il se hâte d'en profiter pour illustrer son argumentation, et pour frapper salutairement l'esprit de ses lecteurs. Il en profite d'autant plus volontiers que le sort politique de l'Arabie lui rappelle en même temps celui de Jérusalem, car cette ville était également asservie alors. Les Romains avaient en effet étendu leur dure domination sur la Palestine et sur l'Arabie,

du moins sur cette portion de l'Arabie qui confine à l'est et au sud de la Palestine. Là se trouvait la montagne *Agar-Sina*.

Ainsi, après avoir allégorisé l'histoire d'*Agar*, servante de Sara, pour en faire le type de l'alliance donnée en *Sina*, l'apôtre s'arrête un moment à la vue de la montagne asservie, comme s'il disait : « Voyez le Agar-Sina, cette montagne d'Arabie! » Elle a perdu sa liberté, elle est au même rang que Jé- » rusalem. Oui, Jérusalem aussi a perdu sa liberté. Voyez » leur triste sort : il est tel que celui des fils d'Agar, nés pour » la servitude. Eh bien, c'est le sort de tout disciple de Christ » qui se replace sous la loi. » Puis il continue dans cet ordre d'idées son raisonnement, qui semblait interrompu, et même abandonné, et il y remplace le nom de Sara, le type de l'alliance de grâce qu'il voulait opposer à celui d'Agar, par le nom de la Jérusalem céleste, en disant pour terminer son argumentation et le verset 25 : *Mais la Jérusalem d'en haut est libre et c'est la mère de nous tous.*

Voilà comment l'âme ardente de l'apôtre lui fait quitter les voies du raisonnement strict et monotone, pour réveiller ses lecteurs, en faisant paraître à leurs regards un tableau qui peint au vif l'état misérable contre lequel il veut les mettre en garde. Ce changement d'allure est trop brusque pour ne pas étonner ; l'apparition soudaine qu'il nous fait voir frappe notre imagination et nous ne l'oublierons jamais. « C'est donc bien la » servitude, répond notre entendement ; la servitude avec » toutes ses peines, ses travaux forcés, ses détresses sans fin, » ses angoisses sans consolation, ses terreurs sans espoir, que » le régime de la loi mosaïque, pour une pauvre âme humaine » que le sang de Christ avait rachetée et mise en la glorieuse » liberté des enfants de Dieu. Tenons-nous donc fermes dans » cette liberté sainte, et demeurons fidèlement attachés à » l'église du Seigneur, à la Jérusalem d'en haut qui est notre » mère. »

Ainsi s'explique l'apparition subite de cette phrase, *car le Agar-Sina est une montagne en Arabie,* phrase qui semble briser le raisonnement de l'apôtre, mais qui, par le fait, lui donne une force nouvelle. La pesante logique à laquelle sont attachés et

rivés les esprits de race japhétique, empêche ceux-ci de suivre une méthode d'argumentation qui procède par sauts et par bonds, comme la gazelle du désert, au lieu d'aller au pas lent et mesuré du bœuf domestique.

Il faudrait plusieurs pages de syllogismes, fussent-ils tous abrégés sous la forme ordinaire, pour développer régulièrement, pour relier à ce qui précède et à ce qui suit, toutes les idées que l'apôtre a concentrées ici dans ces trois propositions : *Car le Agar-Sina est une montagne en Arabie. Or elle est au même rang que la Jérusalem d'àprésent ; car elle sert avec ses enfants.* On commencerait par faire remarquer la présence simultanée des deux noms *Sina* et *Agar* dans ce qui précède ; ensuite on les rapprocherait formellement et cela dans l'ordre inverse ; puis on dirait comment ils rappellent à l'esprit le nom de montagne qui les contient tous deux. Après quoi l'on passerait aux idées de servitude, etc., ce qui exigerait d'assez longs développements. Alors on reviendrait aux mots, et l'on justifierait l'introduction de la phrase incriminée, on montrerait la raison d'être de la particule *car,* qui la lie à l'argumentation précédente comme une partie intégrante du raisonnement, etc.

Dans la deuxième proposition *or elle est au même rang que la Jérusalem d'à présent,* il y aurait à faire un travail tout semblable. Faisons observer en passant que, pour cette phrase, le travail serait singulièrement facilité par la conservation de l'idée *est au même rang que,* dont la plupart de nos devanciers n'ont pas su que faire, et qu'ils ont arbitrairement éconduite (c'est le cas de toutes les versions françaises) pour y substituer des idées vagues qui n'ont fait que rendre plus difficile l'intelligence du passage biblique, et dont l'expression ne rend point d'ailleurs le sens de l'original. En effet, le verbe συστοιχεῖν que les uns traduisent mollement par : *avoir du rapport à,* d'autres par : *répondre à,* ou *correspondre à,* contient une pensée bien autrement nette, positive et déterminée. Il signifie proprement *marcher ensemble en rang,* ou *en ligne.* Bèze dit très bien *aller à la file.* Quand il s'agit de choses qui ne marchent pas, comme c'est ici le cas, l'expression devient métaphorique, et doit se traduire pour le moins par *être du même genre que,* ou *dans la*

même condition que. Mais nous avons en français quelque chose de mieux encore ; puisque nous pouvons dire comme le grec, soit au propre, soit au figuré, selon l'occurrence, *être sur la même ligne que*, ou *au même rang que.*

Mais il deviendrait fastidieux de prolonger davantage cette critique. Les indications qui précèdent suffisent, toutes fragmentaires qu'elles sont, pour mettre les lecteurs attentifs sur la voie d'une étude approfondie et fructueuse du texte qui nous a occupés.

Si des lecteurs d'un autre genre, sous prétexte que l'arabe n'existait pas encore du temps de saint Paul, me reprochaient de faire jouer ici à cette langue un rôle impossible, je répondrais :

1° Que si les Arabes de ce temps-là n'ont laissé aucun écrit connu, on n'a pas le droit d'en conclure qu'ils ne parlaient pas arabe.

2° Que si leur langue a subi des modifications, avant de devenir celle des documents qu'on possède, elle a pu néanmoins renfermer un grand nombre de mots qui se retrouvent dans le vocabulaire de ces documents, et entre autres le mot *'gagar* avec le sens de *pierre.*

3° Et surtout que ce mot joue dans mon travail un rôle tout à fait secondaire, n'étant que l'occasion de cette étude, le point de départ de ma critique, et nullement la base de mes conclusions.

Quelle que soit la valeur (ou non valeur) de mes remarques lexicologiques et même de mon exégèse, il reste vrai que selon saint Paul, *le Agar-Sina est une montagne d'Arabie*, et que la grammaire n'autorise pas une autre manière de traduire sa phrase.

Agréez, etc.

H. BERTHOUD,
ministre.

Morges, ce 29 mai 1874.